

HENRI THOMAS

Le Précepteur

roman

nrf

GALLIMARD

LE PRÉCEPTEUR

HENRI THOMAS

Le Précepteur

nrf

GALLIMARD

*Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays y compris l'U.R.S.S.*

© 1942, Éditions Gallimard.

I

1

Les vacances de Noël et du Nouvel An venaient de commencer, rendant pour quinze jours ma présence inutile dans la famille où j'étais précepteur depuis la rentrée d'octobre. On aurait aisément toléré que je continue à loger dans la maison durant ces courtes vacances, et même que j'y prenne un repas sur deux. Mais j'entendais jouir d'une complète liberté; dans cette intention, j'avais économisé sur mes gages de ces trois mois une assez forte somme. Or, qu'était-ce pour moi que la liberté, sinon le séjour dans un hôtel où personne ne me connaîtrait, où je rentrerais à n'importe quelle heure, où je pourrais vivre en coupant vraiment toutes les amarres qui d'habitude me retenaient douloureusement à l'entourage, ne laissant subsister que les fils de la curiosité flottante, tout le vague réseau qui vous rattache à la vie inconnue?

L'hôtel était choisi dans les profondeurs de

Paris, et non pas pris au hasard. J'avais mes quartiers, mes zones désertiques ou prospères, mes champs de force et mes espaces morts.

Cet hôtel était tout proche d'un de ces carrefours, de ces centres lumineux et agités dont l'ensemble crée pour moi la capitale et entre lesquels je vais, me laissant saisir, tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Mais qui dit carrefour et agitation dit malaise et anxiété, même si l'on s'abandonne délibérément au mouvement qui vous entraîne. Or, je n'avais pas envie de me laisser aller tout à fait. Ce qu'il me fallait, c'était me retenir au bord du vertige, me ressaisir parfois sévèrement, pour relâcher ensuite la surveillance — une sorte de jeu très excitant.

Je cherchais le contraire de ce que je venais de connaître durant trois mois, qui m'avaient semblé interminables, dans ma famille de grands entrepreneurs. Là, aucune curiosité ne m'animait à l'égard des gens qui remuaient dans la vieille maison sise boulevard Brune. Dès le matin, dès le réveil, j'endossais une espèce de camisole de gêne, qui m'enfermait durant tout le jour, jusqu'à cet instant de la soirée où je m'échappais doucement, refermant sans bruit toutes les portes derrière moi, et m'en allais errer pendant une partie de la nuit. Si j'avais pu m'isoler dans mon travail, dans mes lectures, peut-être la maison des Chavanet m'aurait-elle paru presque douce à certaines heures; mais ma chambre, qui se trouvait au rez-de-chaussée, donnait sur le vestibule; et chaque entrée, chaque sortie, chaque parole prononcée dans le

vestibule, le salon et la salle à manger trouvait dans ma vaste chambre la meilleure des caisses de résonance. Je m'attendais toujours, le cœur battant pour un rien, à ce que quelqu'un frappât à ma porte. De la grand-mère à sa petite-fille, mon élève, ils étaient tous avec moi d'un sans-gêne triomphant, auquel je ne parvenais à opposer que le sourire le plus niais, alors qu'intérieurement je bouillonnais de fureur. On venait me chercher pour les leçons, que je donnais aux enfants dans la salle à manger, juste comme je me levais de ma chaise pour y aller. On frappait pour les repas, on frappait pour me demander l'heure, en passant, quand il suffisait de consulter les nombreuses pendulettes de la maison, on frappait pour me prier de garder la maison quand ils allaient tous au théâtre, à l'Odéon ou au Châtelet, le dimanche soir, et que la bonne était dans la banlieue chez ses parents. Bref, je vivais sur un qui-vive perpétuel. Mais le pire était les soirs de réception, où l'on remisait dans un coin de ma chambre les bouteilles qui se buvaient dans la salle à manger et les plats vidés. J'avais pris l'habitude de refuser l'invitation qu'ils jugeaient convenable de me faire à midi. J'inventais quelque rendez-vous en ville. Je n'aurais pu supporter de telles soirées; d'abord je n'avais pas de costume assez net; puis, un mélange de timidité indéracinable et de mépris croissant me raidissait d'avance trop douloureusement. Je refusais donc, avec un sourire hésitant, et j'allais manger, solitaire, au restaurant. Mais ma chambre, à mon retour! Dans un coin se

tenait le groupe des bouteilles, et sur ma table, où l'on avait repoussé les livres sans façon, les plats s'empilaient. Une odeur de sauces et de vins mélangés remplissait ce cube d'air où j'allais dormir. Et j'avais beau traîner dans les rues, ces soirs-là, je ne rentrais jamais assez tard. Les hôtes, le plus souvent une famille d'entrepreneurs, étaient encore là. La bruyante gaieté des dîners bien arrosés se répercutait dans ma chambre. Résigné, sans même ouvrir la fenêtre, je me glissais dans mon lit, n'espérant pas le sommeil avant longtemps.

Alors, comme j'étais allongé les yeux clos, ma porte s'ouvrait, je sursautais au choc des bouteilles, ma chambre s'éclairait :

— Oh, vous êtes rentré, monsieur Jean. Excusez-moi!

C'était la bonne. Elle posait ses bouteilles, s'esquivait. Je me relevais, jamais sûr qu'elle eût bien refermé la porte. J'avais chaque fois la quasi-certitude qu'elle était en train de raconter sa surprise, une surprise qu'elle avait cherchée, à M^{me} Chavanet, et que celle-ci la racontait à ses hôtes, et que j'entendais un éclat de rire unanime dans la salle à manger (chez les Chavanet on ne passait pas au salon). Mais je crois qu'à cet instant ma colère m'hallucinait. Tout cela m'emplissait d'une amertume que je goûtais dans toute sa pureté aux approches du sommeil, quand la maison était enfin tombée dans le silence. La voiture des invités avait démarré après les ultimes gloussements de politesse à la portière. Au-dessus de moi, les pas également

pesants de M. et de M^{me} Chavanet avaient cessé de frapper le parquet de leur chambre à coucher. Les deux enfants étaient comme s'ils n'existaient plus, dans leurs chambres éloignées de la mienne. Seule, la bonne triait encore de la vaisselle à la cuisine, en compagnie de la grand-mère laborieuse, qui se couchait toujours la dernière.

Tout ce monde, y compris les invités, emporterait dans son sommeil l'image d'un jeune homme timide, évidemment voué à des humiliations indéfinies, incapable d'explication et apparemment content de son sort. Ou plutôt il était probable que je n'avais pas de place dans leurs idées d'avant le sommeil. J'étais nul; la barrière entre nous était telle que le cœur me manquait à la seule idée de la franchir.

Les repas aussi me démantelaient, que je prenais avec eux. Je siégeais entre M^{me} Chavanet et Julien. Le jeune garçon semblait toujours gêné dans ses mouvements, comme si j'avais empiété sur sa place. Cependant, de nous deux, c'était bien moi qui me restreignais le plus, à cause de sa mère : elle ne s'étalait pas, à proprement parler, mais elle s'agitait continuellement, dans toutes les directions. Portant une cuillerée de potage à mes lèvres, je craignais toujours d'être choqué par le coude de cette femme boulotte et cependant nerveuse. Je gardais le silence; je redoutais les questions de M^{me} Chavanet, tant elles étaient sottes, au point de rendre la réponse impossible. Je ne saurais reconstituer ces conversations; elles étaient d'autant plus bruyantes que dénuées de sens; je me rappelle

qu'un soir on s'est presque querellé au sujet de la plus haute montagne du globe.

Julien sortait parfois de sa torpeur pour lancer, sans rire, un calembour rapporté du lycée et qui faisait pousser à son père un véritable cri de joie.

— Il faudra que Julien mette sur un cahier tous ses mots d'esprit, me dit-il un jour, comme son fils venait de lui donner l'explication d'un rébus.

Il était moins gênant pour moi que sa femme. Les chantiers qu'il dirigeait l'occupaient tout entier; en tout ce qui n'était pas de son métier, il s'avouait jovialement incompetent, alors que sa femme prétendait à tout. Vers la fin du dîner, il s'endormait généralement, le nez sur son assiette, bien qu'il bût, pour se maintenir éveillé, plusieurs tasses de café au dessert.

Ils étaient tous parfaitement à leur aise, même le père lorsque son fils le réveillait en sursaut en poussant un petit cri à son oreille et qu'il relevait de dessus son assiette un visage congestionné, béant. Ils mangeaient et buvaient de bon cœur et n'éprouvaient nullement le besoin de me juger, de s'interroger le moins du monde à mon égard. Que pouvais-je leur reprocher de si grave? J'aurais dû me sentir aussi tranquille parmi eux que la bonne qui circulait autour de la table, avec son sourire ambigu. Mais je n'arrivais pas à me refermer, à ne leur offrir que ce que la bonne leur opposait spontanément : une apparence quelconque, des gestes faciles, un prompt acquiescement. L'attitude que j'aurais dû soi-

gneusement préparer dans les moments où j'avais l'esprit libre, il était au-dessus de mes forces de l'improviser. J'étais comme une armure qui ne boucle pas, je sentais que mon sourire involontaire leur ouvrait mes pensées; et, s'ils n'avaient pas la curiosité d'y voir clair, je n'en étais que plus malheureux d'être ainsi livré à leur distraction. Et je me disais que ce malaise énorme provenait d'un défaut de sang-froid inexcusable. Personne ne me menaçait; tout ce que je pouvais dire d'incongru était oublié aussitôt. Je ne comptais que dans la mesure où j'instruisais les enfants, et cela, je le faisais convenablement. Mais je me disais aussi, parfois, qu'il était impossible que l'espèce de panique immobile qui me saisissait tandis qu'à la ronde la chaleur du dîner montait aux visages, partît d'un rien. J'étais bien réellement en contact avec quelque chose qui me dépassait et m'étouffait : une machine bruyante et solide; et je tremblotais, suspendu à ses mouvements. Je ne savais pas découvrir la passerelle, le poste caché parmi les rouages, où j'aurais pu me tenir en sécurité, prêtant l'oreille aux bourdonnements environnants. Je ne pouvais m'en libérer, dès l'instant que j'étais dedans. Le seul moyen de m'en affranchir était de profiter d'un moment où elle s'entrouvrait, dimanches, vacances...

Profond soulagement, dans la chambre de l'hôtel Saint-Jean, où j'étais allongé sur mon lit sans craindre l'appel d'un doigt sec frappant à ma porte! Le jour était venu où j'allais pouvoir concerter ma future défense. Il m'était loisible de me délier dans le bien-être de la liberté, de m'assouplir et de me recomposer indestructible pour replonger dans les épreuves. Déjà la famille Chavanet commençait à ne plus être pour moi qu'un assemblage quelconque parmi les mille assemblages d'existences qui se créent et se perdent bien vite dans le grand tourbillon. Le sentiment d'une immense facilité mélancolique commençait à m'envahir. Je comparais avec le peu de travail que me donnaient les enfants Chavanet la somme que je recevais de leurs parents. Je n'avais pas eu besoin d'insister pour qu'elle fût assez forte; l'agitation de M^{me} Chavanet était causée en grande partie par la crainte de ne jamais faire les choses assez largement dès qu'il s'agissait de l'éducation de ses enfants. Un précepteur leur était aussi peu nécessaire (car c'étaient des élèves modèles, d'une docilité presque inquiétante) que l'était à la petite Suzanne l'abondance de jouets qu'elle laissait dormir, et à son grand frère le studio aménagé au premier exprès pour lui : il préférait s'asseoir à la cuisine, rafistolant une lampe de bicyclette

ou s'absorbant dans les jeux d'adresse dont sa sœur ne voulait pas, tandis qu'elle dansait toute seule dans le vestibule, s'essayant à faire des pointes.

Introduit par erreur, vivant de l'erreur de cette famille à mon sujet, dans une situation à la fois fragile et inexpugnable — dès que j'avais bien compris cela, je n'avais plus besoin de grand-chose pour me sentir totalement libre vis-à-vis de ces êtres dont je pénétrais les raisons de vivre en même temps que les illusions. Mon malaise était venu de n'être pas parvenu à considérer cette famille comme une chose étrangère à moi, faite de substances différentes de la mienne (et ma substance à moi, je l'éprouvais comme une sorte de matière subtile où mon esprit se baignait avec un délice inexprimable, tandis que je m'étirais sur le lit étroit de ma chambre d'hôtel). Pour être, même durant les repas les plus étouffants, aussi tranquille qu'en cet instant même, je n'avais pas à me durcir, je devais au contraire me laisser aller; et, mieux je m'identifierais d'apparence avec cette famille et ses manières d'être, plus je serais différent d'elle en moi-même. Il me fallait être inutile avec gravité, faire répéter avec importance aux enfants les leçons qu'ils savaient depuis longtemps, chercher des solutions aux rébus de Julien. Tout cela était facile, à condition que je renonce entièrement à paraître aux yeux des Chavanet tel que je me sentais être réellement. Or, en cet instant, non seulement le renoncement me paraissait aisé, mais il était

fatal; il suivait l'entrée dans la maison Chavanet comme l'ombre suit le corps; il était levé à chaque sortie de cette maison, et même à chaque instant de solitude précaire à l'intérieur de cette maison, aussi nécessairement que l'obscurité fait place au jour quand on ouvre un rideau.

Si je n'avais pas compris cela, si je m'étais heurté à des semblants d'obstacles, c'était parce que je n'avais pas vraiment fait jusqu'alors l'expérience des deux domaines. Je venais de passer de l'un à l'autre en une soirée, durant laquelle je n'avais rien fait, sinon vivre hors de la maison Chavanet; j'avais mangé dans le premier petit restaurant venu, puis j'étais allé lire au café avant de rentrer à l'hôtel. Chaque existence est ainsi, me disais-je; elle renferme les deux parts : celle de la contrainte, du travail, qui n'a d'autre intérêt que de donner un peu d'argent — et celle de la liberté profonde, qui ne procure rien, sinon le plaisir de se sentir être — qui n'est rien, sinon la raison par laquelle on est.

Échappé du cercle des contraintes, je m'en éloignais d'une course encore aveugle; je mettais toute mon énergie à fuir toujours plus loin de lui, sans me demander vers quoi je fuyais ainsi. Mon bonheur n'était encore que de sentir s'accroître l'espace me séparant des Chavanet. Espace tout spirituel, pour ainsi dire, puisque je n'étais, extérieurement, que l'un des flâneurs de ce coin de Paris. Ma course ne m'en semblait pas moins vertigineuse. Dans l'angle du grand café,

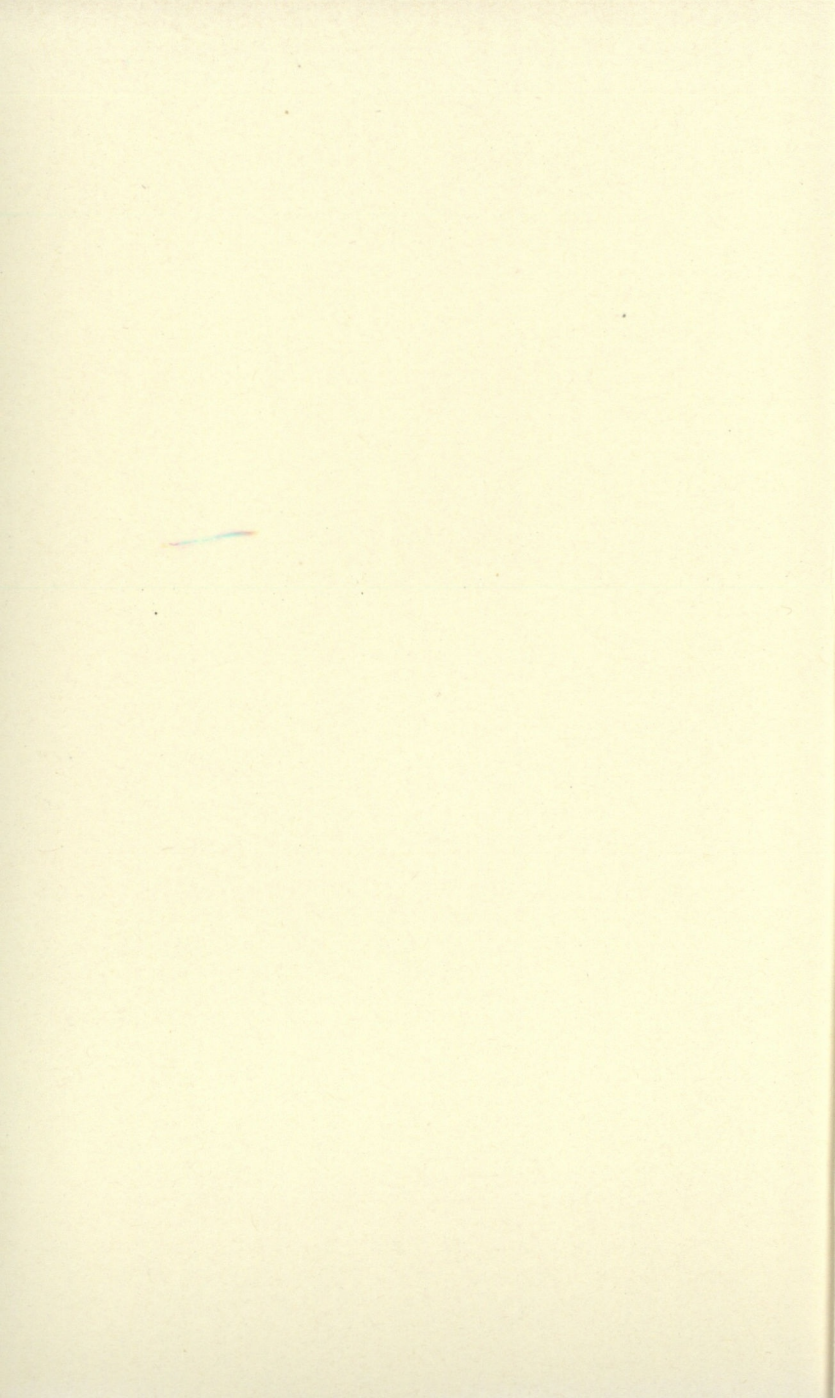
les coudes posés sur la surface polie de la table où se reflétaient les arabesques de lumière bleues et rouges du plafond, j'avais gagné le désert. A présent, je n'avancerais presque plus; ma violence s'empêchait elle-même; j'étais comme immobile dans un air insupportablement pur, dont chaque gorgée me pénétrait de joie; et, les yeux fermés, je devinais que mon horizon était immense et net.

On va vite dans la solitude, on y vole comme la flèche. Après cette soirée de silence, ce n'était déjà plus du bonheur qui m'emplissait, mais une sorte de fureur en quête d'autre chose que le repos et le silence. L'hôtel élevait ses bruits, ses pas, ses voix autour de ma chambre. Je prêtais l'oreille. Un lien nouveau entra les êtres et moi tirait doucement, puis brusquement sur mon cœur; il était beaucoup plus douloureux que celui qui m'avait attaché aux Chavanet, mais la souffrance qu'il m'apportait était due à l'excès de liberté et de passion que chaque mouvement dans l'hôtel éveillait en moi. Au début de la soirée, les deux parts qui m'étaient apparues dans toute existence se faisaient encore équilibre. J'avais comme la sensation de leurs présences simultanées en chacune des personnes sur lesquelles j'avais posé les yeux, dans le coin du café où j'étais resté si longtemps sans tourner la page de mon livre. Leur opposition, leur adhésion pareille à celle des hémisphères de Magdebourg assuraient la solidité de ces créatures assises devant une consommation et un journal. Leur rupture, c'était l'être qui s'ouvrait, c'était l'éva-

nouissement des apparences et le commencement d'un désordre inouï.

Durant toute la soirée j'avais senti que je m'ouvrais doucement. L'oppression exercée par la maison Chavanet ne m'avait pas solidifié; j'étais demeuré rebelle à la métamorphose qui m'aurait enfermé dans un règne étranger au mien, et j'avais souffert précisément d'être resté flottant et suspendu, hésitant à m'enfoncer. Mon bonheur présent, si fort qu'il était presque souffrance, venait de ce que je remontais rapidement l'échelle des changements profonds. Je ne me disais pas que les rues, les cafés, les hôtels, fourmillent aussi de Chavanet. J'étais dans l'autre règne, où ces considérations n'ont pas de place. Si je pensais encore à la maison Chavanet, c'était comme à un noyau d'obscurité perdu dans une étendue de lumière libre où je flottais, nageais, m'ébrouais dans une immobilité magique. Je me serais approché de la famille Chavanet comme d'une étrange concrétion sous-marine que j'aurais pu détruire aussitôt.

Je rayonnais de toutes parts, et mes rayons étaient des pensées; elles s'en allaient dans l'épaisseur de l'hôtel, où tout les attirait, les absorbait. Les êtres enfermés dans leurs sphères épaisses ne perdent rien d'eux-mêmes; ils vivent dans le revêtement de leur propre chaleur. L'origine de tout durcissement est dans la crainte panique de perdre cette chaleur et alors de mourir. J'étais assez riche, avec toute l'énergie qui s'était accumulée en moi durant l'oppression Chavanet, pour ne pas me trouver dénudé aussi-



nrf